

CAMP CAMP

IN DOG WE TRUST

N° 1 - 11 JUILLET 2009 - CLASSEMENT EN TRÉSOR NATIONAL EN COURS

LA QUESTION DU MINISTRE

« Quel est le pays qui a été le plus humilié, le plus détruit, le plus occupé, le plus traité comme un protectorat au cours du XX^e siècle, à tel point qu'il a reçu deux bombes atomiques – il les avait bien cherchées ? »
voir page 12

DE NOUVEAUX CAMPS DANS UN NOUVEAU SIÈCLE.

Le camp n'est pas le modèle du XXI^e siècle. Le XXI^e siècle s'est fondé avec comme modèle le contraire du camp, le « camp opposé » : les Droits de l'Homme. Le camp du XXI^e siècle est un camp où celui qui enferme l'autre se considère comme celui des deux que le camp contraint le plus. Le camp du XXI^e siècle n'apparaît à personne comme une solution, encore moins comme La solution. Que chacun désormais convienne bien de l'inconvenance d'un camp est précisément ce qui permet qu'on en refasse usage. On ouvre un camp et on ne le tient qu'à contrecœur et uniquement pour défendre contre eux-mêmes ceux qui refusent d'avoir des Droits de l'Homme (les terroristes, les intégristes, les révolutionnaires...) ou ceux infiniment plus nombreux qui, sans s'y refuser, sont incapables de faire des Droits de l'Homme leur priorité (les étrangers pauvres dominés par le besoin matériel et qui se sont risqués à abandonner des droits pourtant inaliénables, seulement pour s'être laissés tenter par l'acquisition de droits sociaux). Et encore : on ne les met dans des camps que pour les aider à recouvrer vite fait ces droits qui interdisent qu'on les mette dans des camps. Car il s'agit seulement de les renvoyer au plus tôt avoir des Droits de l'Homme ailleurs.

JEAN VILAR OU DU COCHON ?

UN VISIONNAIRE ? UN ARTISTE À CHIER ? (PAGE 12)



LE CAMP

D'INTERNEMENT ADMINISTRATIF COMME VICTOIRE COLONIALE SUR LE PRÉSENT #1



Le camp d'internement administratif est une invention coloniale française, longuement expérimentée en Afrique au XIX^e. Bientôt exporté et mondialisé, il accompagna presque toutes les guerres, révolutions et contre-révolutions, épurations, coups d'état..., la plupart des calamités dont le XX^e siècle se fit le champion. Son succès international, son interminable carrière, il les doit à une extraordinaire plasticité structurelle et formelle. Partout adaptable, facile à établir, simple à gérer, discret quand il le faut, ailleurs, terrorisant, vite rempli, peu coûteux, mais déstructurant durablement les personnes qu'il désactive... Ces compétences, cette polyvalence, le camp les doit à l'une de ses caractéristiques majeures, à ce qu'il place la chaîne entière de son processus sous contrôle d'un seul corps de fonctionnaires : la Police. Pour la tenue d'une gestion massive de migrants, d'expulsés, de réfugiés, d'opposants, de minorités, de démunis, de marginaux, en Afrique, en Asie, en Europe, en Russie..., quoi de mieux, en effet, qu'une organisation policière autorisée par son État, couverte par l'Administration centrale et défaite de toute subordination à la Justice ? Ne pas avoir à être juste est le rêve de tout appareil policier. Car l'enjeu d'une police n'est pas le droit, mais l'ordre, son contraire.

Le camp apparaît toujours sous prétexte d'exception. Son premier acte est de suspendre l'exercice des droits humains dans son champ d'action, ce qui le libère aussitôt de tout domaine de légitimation des contraintes qu'il exerce. L'arbitraire s'installe et devient alors la norme par laquelle l'exception s'élargit en se banalisant. C'est ainsi exactement que le camp prospère. Le camp est une exception permanente généralisée qui fêtera 175 ans en 2009, une année où il n'aura plus d'autre limite à son expansion que la circonférence de la planète. Durant une très brève période rassérénée, allant environ de 1966 à 1979, on a pu croire que les camps disparaissaient, enfin déclassés en aberration. Mais, il faudra inscrire cet espoir déçu au nombre des utopies fantaisistes

de la Contreculture : le camp connaît un formidable regain d'usage, il atteint sans doute même à son apex, puisqu'il devient désormais l'outil banalisé et quotidien des Démocraties qui se présentent elles-mêmes comme les plus avancées : celles d'Occident. Camps, centres, zones, locaux de rétention sont maintenant partout en Europe. Dans le contexte d'intenses mobilisations gouvernementales contre les centaines de milliers de migrants et travailleurs étrangers en présence non autorisée sur les territoires de l'Union, le nombre des camps ne cesse pas de croître et leurs formes de varier. Au nom du contrôle de ce qu'elle nomme les « flux migratoires », et pour les besoins de l'arrestation rapide, de la rétention sécurisée et de l'expulsion en nombre des migrants non désirés – l'essentiel de ceux originaires des anciennes colonies –, l'Europe a mis son mouchoir sur ses grandes prétentions démocratiques et convoqué encore une fois l'arbitraire de la contrainte policière, selon une méthode d'un autre âge, humiliante, dégradante, brutale, honteuse, dégénérée. Qu'une sinistre mesure coloniale, vieille de bientôt deux siècles (1834) et née d'un moment éminemment raciste de l'esprit occidental, ait survécu à la décolonisation, qu'elle soit revenue de son intégration à l'appareil répressif de deux Guerres Mondiales successives, de son service des rigueurs impériales prussiennes, de l'horreur nazie, de la terreur stalinienne, de sa surexploitation dans l'expansion communiste, de la Guerre Froide, de tant d'usages spectaculairement dégoûtants, pour s'imposer finalement en tant que principe essentiel de la gestion des migrations étrangères vers l'Europe des démocraties au XXI^e siècle, a de quoi surprendre. Il faut donc se demander d'où vient cette longévité et ce qu'elle signifie. Il faut chercher quelles sont les conditions singulières d'apparition d'un camp de rétention administrative des étrangers, quelles sont celles générales de son maintien, de son retour, de son succès dans la « démocratie » occidentale.

(suite au n°2)

ÉVITER TOUT CONTACT DIRECT



C'est un véritable cri d'alarme en direction des fabricants, des familles et des responsables politiques que vient de lancer le Docteur Henri Bouvions de Lestebois pour mettre fin à l'emploi des polycarbonates dans la fabrication de certains produits d'usage courant que nous ne suspicions pas jusque-là de pouvoir nuire d'une quelconque façon à notre santé.

- Tout d'abord, merci Docteur d'être avec nous aujourd'hui pour nous apporter quelques précisions. On peut dire que vous ne mâchez pas vos mots pour fustiger ceux que vous appelez, je vous cite : « les assassins aux mains propres des trusts du plastique », « les irresponsables incompetents de l'aide maternelle ». Alors, une première question s'impose Docteur : que sont ces fameux polycarbonates et dans la fabrication de quels types d'objets entrent-ils en compte ?

- Lorsque nous parlons ici de polycarbonates, il faut préciser qu'il s'agit plus particulièrement de certains d'entre eux. Et c'est essentiellement parmi ces derniers le Bisphénol A qui est en cause pour l'instant, parce que réellement nocif, et dont il est clair qu'on pourrait se passer en le remplaçant par un autre matériau. En règle générale, les polycarbonates sont employés dans la fabrication de presse-agrumes, de divers robots ménagers, pour les bols et les joints notamment, de moulins à café électriques, dans celle des biberons et également dans celle des Sex Toys, ces jouets intimes en plastique très en vogue depuis quelques années. Bien entendu, c'est au regard de ces deux derniers articles qui sont en contact plus fréquemment avec leurs utilisateurs et plus particulièrement avec leurs muqueuses que porte mon appel à la prise de conscience.

- Qu'appellez vous « nocif » dans ce cas précis, quelle forme de maladie ou d'affection doit-on redouter d'après vous selon qu'il s'agit des biberons ou des Sex Toys ?

- Pas que d'après moi ! Je ne me suis pas levé un matin en me disant « Il faut que tu engages une campagne contre les polycarbonates ! ». C'est une affaire qui est suivie, étudiée dans de nombreux pays, qui a fait l'objet de deux symposiums internationaux et au sujet de laquelle les chiffres dont nous disposons à présent sont suffisamment éloquents. Mais en dépit du caractère alarmant de la situation, reconnu par tous, nul ne semble décidé à s'en émouvoir ni à agir. Si je me suis engagé de la sorte, c'est par pur devoir déontologique en vérité, en ma qualité de médecin praticien qui a prêté serment et qui ne peut admettre de voir des populations continuer d'être exposées à un pareil risque alors que les autorités sont maintenant entièrement informées.

S'agissant maintenant des formes d'affection à craindre, et pour répondre clairement à votre question, on estime que le danger, concernant l'usage des biberons, est l'apparition chez les hommes comme chez les femmes de cancers aux alentours de l'âge de soixante-huit ou soixante-neuf ans. Pour l'emploi des Sex Toys, le même danger existe mais en décalant légèrement l'âge d'apparition d'un cancer puisqu'on n'est pas sensé s'en servir très jeune et que l'emploi de ce genre de produit est quand même moins fréquent, en règle générale, que celui d'un biberon. Sauf bien entendu si l'on doit l'employer très souvent et sur une période de vie assez longue, ce qui aboutirait à un rattrapage au regard du temps de contact moyen d'un biberon avec la bouche d'un bébé normal. Et à condition bien sûr que celui-ci n'ait pas par ailleurs une tétine ou un appareil pour se faire les dents également fabriqué à base de polycarbonate.

- Ce que vous nous annoncez est évidemment effrayant à plus d'un titre. C'est le but entre autres de votre livre, dont je rappelle ici le titre : Ces objets qui menacent nos vies, que d'alerter l'opinion sur l'emploi des polycarbonates et surtout de dire où on les trouve ?

- C'est évident ! Je ne vois pas comment faire autrement. C'est une question délicate qui fait intervenir la notion de pari préventif ; sachant qu'il est toujours mieux, dans l'incertitude, d'interdire quelque chose qui ne se révélerait pas au final décidément toxique que d'avoir à constater dans un demi-siècle, et pour combien de temps, les conséquences dramatiques de l'emploi d'un composant aux effets nuisibles. L'usage des biberons s'arrête assez tôt et l'estimation d'apparition de décès suite à un cancer induit par les polycarbonates est établie par les chercheurs à six ou sept ans en moyenne avant la moyenne européenne de mortalité qui est de soixante-seize ans pour les hommes et quatre-vingts ans pour les femmes. Vous comprenez qu'on ne peut pas attendre que les enfants qui sont nourris aujourd'hui au biberon dont la tétine et le récipient sont fabriqués en polycarbonate aient soixante-huit ou soixante-neuf ans pour en interdire l'emploi. Il sera trop tard, évidemment, et à ce moment-là et combien de bébés ne vivront pas jusqu'à soixante-seize ou quatre-vingts ans comme ils auraient dû ?

- Mais pour les Sex Toys, c'est différent, non ?

- Bien sûr, pour les Sex Toys il en va tout autrement. Plus on s'en sert tard, plus le danger est retardé et à condition encore une fois de ne pas s'en servir aussi souvent que d'un biberon, enfin, je veux dire : outre mesure. Ce n'est pas comme pour les biberons

dont on ne peut évidemment pas retarder l'usage, lequel s'avère, lui, indispensable à la vie de l'enfant.

- De plus, on ne peut quand même pas supposer un usage précoce des Sex Toys qui impliquerait des mesures d'information et de protection auprès des enfants et notamment bien sûr des fillettes ?

- Mais les fillettes ne sont pas seules en cause. Il faut être prudent dans les raccourcis. Encore une fois si l'on ne pense qu'à l'adéquation entre l'objet et sa finalité, si on ne veut voir les choses que du point de vue de leur usage annoncé, on court de graves risques de méconnaissance du véritable danger. Ces objets, du fait qu'ils sont souples, souvent colorés d'une manière qui évoque l'enfance : en rose, violet, rouge, jaune citron, vert ou bleu translucide ou même transparent, ressemblent précisément à d'autres objets fabriqués pour les enfants. Et les enfants peuvent très bien les porter à la bouche en l'absence des parents si par exemple ils ne sont pas placés à l'abri de leur regard, enfermés dans un meuble ou un tiroir, cas de figure qui a tendance, avec la libération des mœurs, à se présenter de plus en plus souvent. Les poêles à frire et les casseroles ne sont pas des jouets pour enfants, mais il arrive qu'ils se brûlent en voulant s'en emparer, de même pour les prises électriques, les couteaux et les armes à feu.

- Docteur Henri Bouvions de Lestebois, que préconisez-vous, quel est votre message ?

- Mais je voudrais le dire fortement ici, quitte à me répéter : il est tout à fait envisageable de se passer – sans attendre des décennies comme il semble que ce soit devenu une habitude, et sans attendre non plus les premières victimes – des polycarbonates. Et il ne manque pas dans le monde de laboratoires pour s'engager dans la recherche de solutions de remplacement.

- Cette lutte menace d'être longue, que préconisez-vous, Docteur, dans l'urgence ?

- Dans l'urgence, il vaudrait mieux allaiter les enfants au sein le plus longtemps possible et retarder le plus longtemps possible l'emploi des Sex Toys. Ou l'espacer autant que faire se peut. Les polycarbonates décuplent leur effet nocif avec la chaleur et avec la fréquence d'utilisation, donc il faut éviter de chauffer ces objets, particulièrement au micro-ondes, ou de prolonger inutilement leur emploi. Une autre solution, en attendant que de réelles mesures soient prises, consisterait à les protéger par un film ou un revêtement plastique, par une sorte d'étui qui les enveloppe et puisse empêcher tout contact direct.

IL FAIT CHAUD À AVIGNON.
POUR VOUS PROMENER, POUR ALLER
AU SPECTACLE, N'OUBLIEZ PAS DE VOUS
HABILLER COMME DES MERDES



RÉSER- VOIRS-DE CHAIR

« *L’affirmation d’une beauté propre aux révolutionnaires pose pas mal de difficultés. [...] L’explication est peut-être celle-ci : brisant les ordres archaïques, une liberté neuve se fraye un chemin à travers les peaux mortes, et les pères et les grands-pères auront du mal à éteindre l’éclat des yeux, le voltage des tempes, l’allégresse du sang dans les veines. »*

« *[...] par la beauté entendons une insolence rieuse que narguent la misère passée, les systèmes et les hommes responsables de la misère et de la honte, mais insolence rieuse qui s’aperçoit que l’éclatement, hors de la honte, était facile. »*

Jean Genêt, Quatre heures à Chatila.

Rupture sociale ? Malheureusement non ; c’est même de l’inverse qu’il s’agit ; c’est l’absence de rupture en général et de rupture dans notre société en particulier qui génère cette forme d’angoisse exaspérée que l’on connaît. Et c’est pourquoi la situation est bien plus grave qu’on ne veut bien le penser. C’est l’inexistence de toute forme de rupture en dépit d’un alarmisme quasi-permanent qui accable, car les choses étant ce qu’elles sont, tout de nos sociétés modernes devrait être en état de dislocation, laissant ainsi des passages pour l’air comme pour l’imaginaire.

Ce qui pose un véritable problème, c’est cette situation d’orage qui n’éclate jamais, de délivrance toujours ajournée de la violence et de l’énergie accumulées. L’issue à cet étouffement, si elle ne se dessine pas dans une alternative radicale et réelle à la nature et aux finalités du pouvoir qui est subi, ne pourra se diriger que vers la misérable satisfaction de la vengeance, vers le triomphe de la masse en tant que telle. C’est-à-dire, pour être plus clair, vers un fascisme populaire de masse. C’est l’homogénéisation forcée de ce qui ne peut plus tenir ensemble qui menace d’exploser chaque jour un peu plus. L’essentiel du malaise, de toute la tension que l’on ressent aujourd’hui à tous les niveaux de la vie collective, vient de là : de la cohésion forcée de ce qui est devenu de fait incohérent et antagonique, de l’impossible rupture.

Rompres dans une société qui emploie autant de moyen pour empêcher toute forme d’écart, d’évasion et par-dessus tout de rupture avec elle-même n’est pas à la portée de tout le monde. Cela se gagne. Car il ne s’agit pas de dissensus relatif aux valeurs, aux règles sociales, aux normes ; il n’y a plus ni règles

stables, ni valeurs ni normes dans les sociétés contemporaines dites « développées », c’est-à-dire revues, corrigées et reformatées par les obligations d’extension et d’intensification du système marchand. Quant au monde de la marchandise qui est devenu le monde unique qui est en phase de s’imposer à tous, on ne peut rien lui objecter dans le détail, sinon d’être ce qu’il est. Sur l’essentiel, le système économique et sociétal qui régit l’existence humaine dans ce monde n’est pas réformable ni amendable. On ne peut en être que l’ennemi ou l’agent et s’il n’y a pas d’autre choix possible, cela est dû d’abord au fait qu’il est ce qu’il est, c’est-à-dire totalitaire plus que n’importe quel autre régime politique ou religieux.

C’est pourquoi les formes d’opposition radicale qu’il génère, celle du fondamentalisme islamique en premier lieu, sont en définitive des formes qui lui ressemblent. S’il s’empresse de les reconnaître comme ses seuls vrais ennemis, c’est aussi parce qu’ils sont les ennemis dans lesquels il se reconnaît le mieux, parce qu’ils sont en quelque manière sa descendance.

Mais cette reconnaissance en miroir, cette intimité dans le rejet a évidemment des effets retour. Ainsi, l’islamisme, que le monde occidental considère comme son ennemi principal sinon son seul ennemi pour le moment – et qui est finalement ce qui ressemble le plus au totalitarisme marchand en matière de volonté de gouvernement absolu des consciences – a ressuscité au sein même des pays-phares du capitalisme la ferveur religieuse et avec elle le pouvoir des religieux de toutes confessions. De sorte que c’est maintenant dans les citadelles du capital, là-même où il avait fallu prendre quelques distances avec Dieu pour mieux faire commerce de toute chose, que les églises, temples, mosquées et synagogues font retour.

Ce sont les intégristes musulmans qui font désormais le travail d’enseignement d’une histoire alternative à l’histoire officielle, ici comme ailleurs on a préféré le retour sanglant et grimaçant religieux aux discours du matérialisme et à la perspective révolutionnaire. Partout on a aidé le religieux contre la révolution et contre tout espoir de détruire un jour les structures sociales et les formes de pouvoir qui assurent la pérennité de ce système de destruction, d’exploitation et de mort.

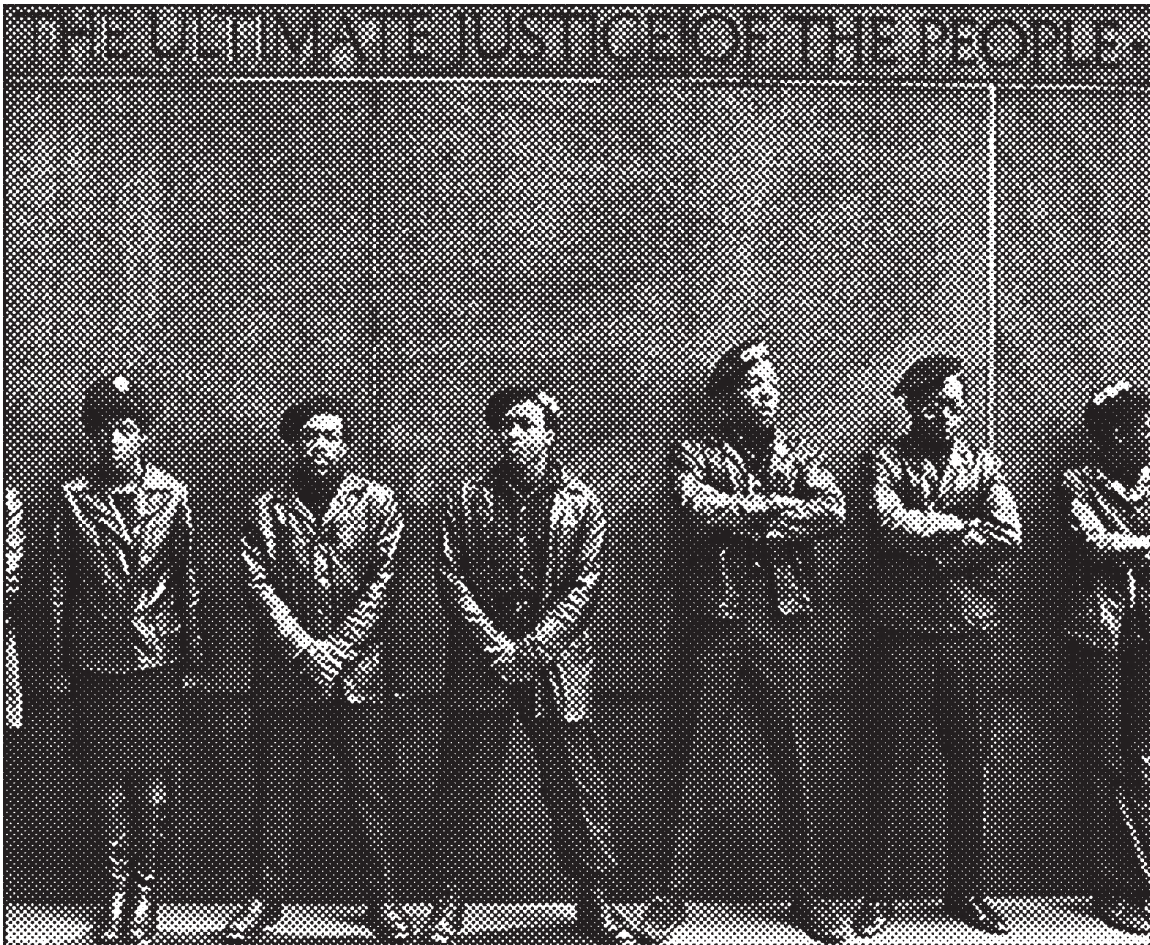
Partout, à commencer par la Palestine où l’OLP socialiste révolutionnaire du

Fatah des années 70 a été transformée en instrument politique des mosquées ; le FPDLP et le FPLP y ont été remplacés avec l’aide d’Israël, des USA et de l’ensemble des régimes réactionnaires arabes par le Jihad Islamique et le Hamas. Partout maintenant, on parle d’obéissance à Dieu, de respect de Dieu, de fidélité à Dieu et l’on n’entend plus nulle part quoi que ce soit qui concerne de près ou de loin les idéaux d’égalité, d’émancipation et de justice. Plus rien non plus à propos de la compréhension sur un plan social, politique et historique de la situation où se trouvent non seulement les palestiniens mais l’ensemble des peuples du Moyen-Orient, le peuple israélien compris. Tout est investi dans l’abrutissement général, la dévotion obéissante et le mysticisme fanatique. Tout est voué à la mise en échec du mode de pensée que requiert un peuple d’hommes libres. L’horizon politique général a l’allure d’un champs de ruines où se lisent de plus en plus difficilement ce que furent la civilisation, les ambitions, les visions de l’avenir et les espoirs qui la portaient..

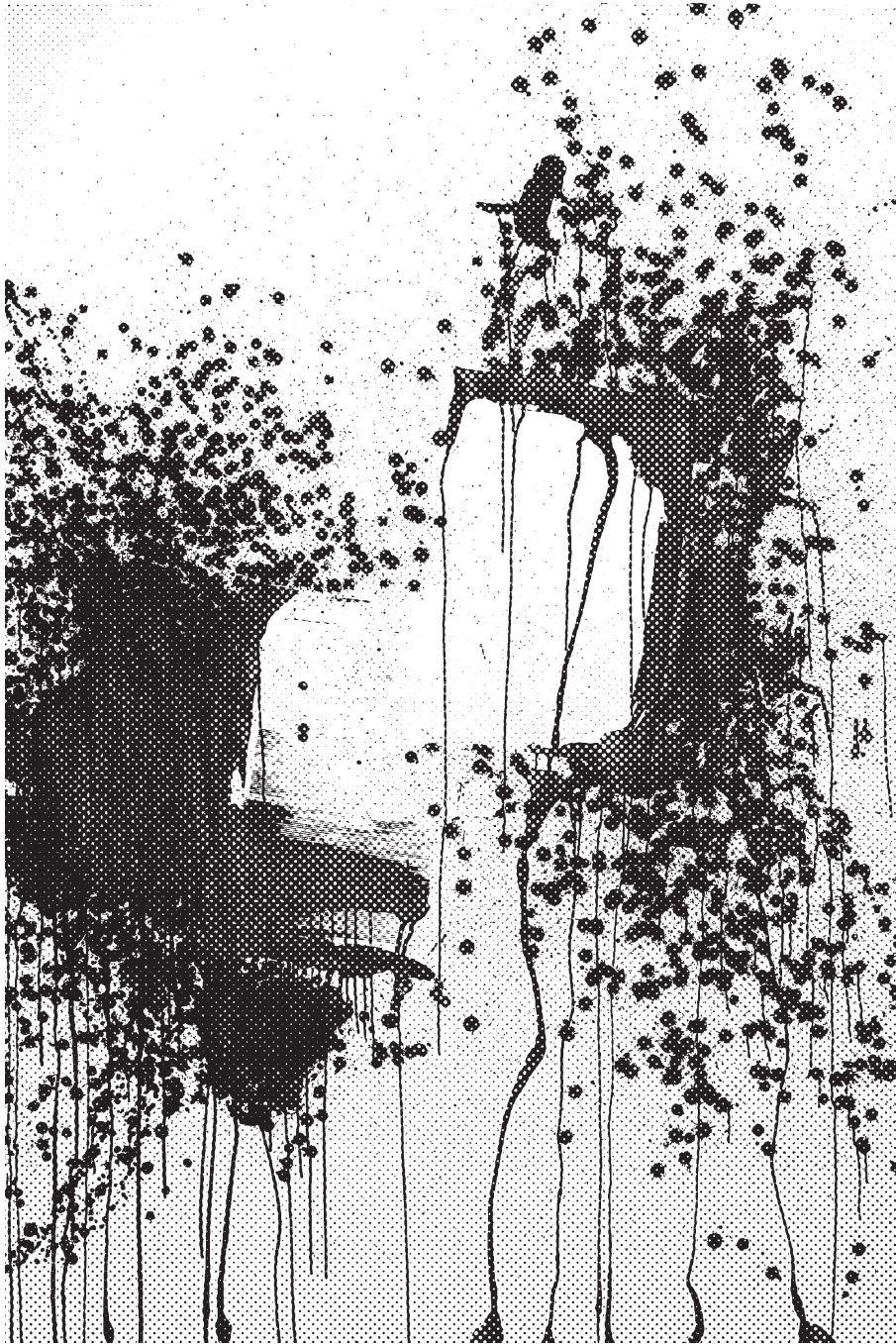
Il faudrait rompre, certes, mais nous sommes loin de ce geste collectif salvateur. Pour l’instant, le mot « rupture » sert de slogan au candidat presque unique de la droite politique. Quant à la vraie rupture : philosophique, sociale et politique, la rupture civilisationnelle qui établirait dans la fausse homogénéité de ce monde une séparation nette et sans retour en arrière possible, celle qui pourrait créer une distance mentale décisive entre l’état actuel du monde et ceux qui ne sont pas disposés à renoncer à une autre idée de l’existence humaine, nul n’y voit plus vraiment son intérêt. Tout est fait en sorte pour que ce soit le remède qui passe pour le mal, pour que ce soit le premier pas sur le chemin de la solution qui passe pour une menace. Aussi, c’est maintenant sous les traits de la victime que se dessine la figure de l’homme en rupture, pas sous les traits du héros. Jamais on a autant entendu parler d’intégration : pour qui veut bien entendre, une telle insistance dit assez clairement ce dont il est question.

C’est à présent en terme de préjudice que se dit et se vit ce qui fut jadis – il y a à peine trente ans – le plus honorifique des titres de gloire d’une génération et, avec elle, celui d’un mouvement immense, d’un soulèvement mental, philosophique, artistique, existentiel et politique. Si bien que si quelque chose a été réellement rompu, c’est d’abord le sens politique du mot rupture.

à suivre



LE PRÉAU D'UN SEUL



Questions d’Antoine de Bique

Pourquoi avez-vous choisi la Miroiterie pour présenter le Préau d’Un Seul ?

Nous n’avons pas choisi la Miroiterie. C’est Vincent Baudriller, codirecteur du festival, qui l’a choisie. Il nous a dit un jour que nous serions là et un point c’est tout. Il faut reconnaître qu’avec nous, l’un des problèmes est que l’on ne sait jamais ce que l’on veut exactement. Pour les lieux, ça dure des mois entiers, les gens sont gentils avec nous, disponibles, patients. La première année, en 2002, ils ont même engagé quelqu’un uniquement pour nous aider à trouver un lieu qui nous convienne et malgré cela, on n’a pas trouvé. À chaque fois, ils prennent du temps, ils nous promènent, nous conduisent partout, nous montrent des tas de possibles. Ils cherchent à comprendre ce que l’on veut, mais on ne sait pas se décider. Quand ça dure trop, on se dit qu’il faut être sérieux, qu’il faut se concentrer pour être capables de dire quelque chose d’un peu clair, sans quoi on va finir par agacer. Et à ce moment-là, sous la pression de l’effort, il nous vient une ou deux idées, des sortes de visions, comme des artistes. Hortense Archambault, Christian Wilmart, Caroline Marcilhac et les autres reçoivent ça avec un air assez perplexe, mais jamais fermé. Ils font des calculs, étudient et voient que la réalisation de nos visions réclamerait le budget complet de deux éditions du Festival. Ils nous opposent alors doucement un refus net. Et c’est une chance pour nous, parce que la plupart de nos idées sont affligeantes. On n’est pas bons en choix. Il faut dire aussi que prétendre choisir entre deux objets à peu près équivalents ou deux situations plus ou moins indifférentes, c’est toujours choisir de déconsidérer un peu la notion de choix. Et, finalement, quelque chose vient à s’imposer ou quelqu’un en vient à nous imposer quelque chose. Là, c’est Vincent Baudriller.

La seule chose que nous ayons nous jamais choisie, concernant les lieux de représentation à Avignon, la part de choix qui nous revient, c’est de nous être peu à peu rendus incapables d’utiliser ni servir dignement un de ces lieux patrimoniaux, avec des scènes et des gradins en aluminium érigés à l’intérieur, dont le Festival principalement dispose.

Comment définiriez-vous le Préau d’Un Seul ?

Premièrement, fuyant toute situation (interview, rencontre, conférence, débat, séminaire...) où il faut faire l’artiste, se donner un air d’intensité et parler avec

conviction de sa propre médiocrité comme s’il s’agissait d’une chance ou d’un talent, deuxièmement de moins en moins tenus d’expliquer un projet pour lui trouver des producteurs, troisièmement bénéficiant très peu de subventions dont il faudrait rendre compte, nous n’avons pas d’obligation à nous prétendre capables de définir ce que l’on fait, ce que l’on va faire ou fera. On s’en dispense, donc, et avec le sentiment d’échapper au pire.

Néanmoins et sans s’engager à rien de bien profond, on peut constater que la grande majorité de nos partenaires, réguliers ou occasionnels, sont inscrits dans le domaine théâtral. Le Festival d’Avignon, par exemple, est un festival de théâtre, Le Préau d’Un Seul est la cinquième de nos créations invitées au Festival... nous finissons par remarquer que ce que l’on fait a quelque chose à voir avec le théâtre.

Du Théâtre Politique ?

On entend pas mal de gens dans l’art, dans le théâtre comme ailleurs, dire que leur travaux contiennent quelque chose de remarquable sur le plan politique : une critique sociale acerbe, lucide et implacable, une dénonciation au vitriol du capitalisme, une remise en cause salvatrice des faillites des pouvoirs, une réponse à la misère du monde, une étincelle d’insurrection... En France, notamment, nous connaissons plusieurs directeurs d’institutions théâtrales et de compagnies conventionnées qui ont conscience du danger qu’ils représentent pour le pouvoir qui les nourrit et qui développent une action politique d’une puissance tout simplement effrayante. C’est évidemment impressionnant et admirable, mais pour nous-mêmes, nous voyons cela un peu différemment. Pour qu’une action devienne politique, il faut du courage et des fusils : toutes choses dont nous manquons.

Vers quel théâtre allez-vous alors ?

Je ne sais pas. Je crois que je ne comprends même pas la question. On ne peut rien créer en choisissant d’aller plutôt vers telle forme ou telle autre. On peut faire acte de culture, mais pas de création. On ne crée quelque chose que dans la mesure où l’on parvient à s’éloigner de toutes les formes en même temps. La création n’a pas de fin ni aucun but et elle n’a pas de forme prévue.

Vous employez beaucoup le « on », quel est ce « on » ?

C’est un con, évidemment. Mais, surtout moi. Tout art est collectif. Quiconque crée le fait en délégué – même Bach –, quiconque parle d’une création doit en conséquence

s’exprimer en tant que délégué. L’emploi de la première personne du singulier ne convient pas à ces choses-là. En art, c’est « je » qui est un con. L’usage d’un « je » n’est utile que devant les questions de responsabilité morale et l’art n’a, en soi, rien à voir avec la responsabilité.

Comment travaillez-vous avec le philosophe et écrivain Jean-Paul Curnier ?

On ne travaille pas. Le travail, c’est bien autre chose que ce à quoi nous passons notre temps. Avec Jean-Paul, il s’agit avant tout d’amitié et de rire.

Pourquoi Avignon est-il important pour vous ?

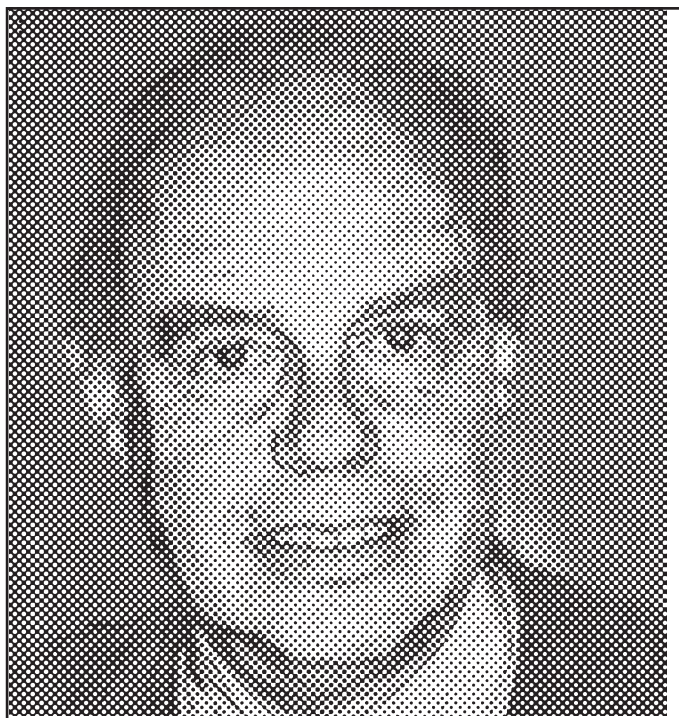
Avignon n’est pas important pour nous. Ce qui importe ce sont les directeurs actuels du Festival, Hortense Archambault et Vincent Baudriller : notre relation à Avignon s’arrêtera avec leur départ et elle n’existait pas préalablement à leur arrivée.

Comment décrire la forme que prend votre spectacle ?

Avec des borborygmes serait le mieux. Mais pour être un peu pratiques, il faut annoncer que le spectacle se déroulera sur 10 heures chaque jour (14h00 – minuit), que l’on pourra y assister comme on veut, pour le temps et le nombre de fois que l’on souhaite. Pour être prudents, il faut prévenir qu’il comportera des éléments du réel, dont la juxtaposition pourra ne pas faire immédiatement sens : un cabinet médical, un studio de mode, les juristes de l’association Migreurop, une cuisine expérimentale, les vestiges d’une compagnie de CRS, un atelier de production bio-culturelle automatisée, les bureaux d’un quotidien clandestin officiel auquel tout spectateur pourra offrir sa contribution, deux épisodes d’un soap opéra, le fauteuil, la sagaie et le fusil de Huey P. Newton... Enfin, pour ne pas attiser – comme maladroitement nous l’avions fait en 2005 – les inquiétudes de la bourgeoisie culturelle présente au Festival et dont l’indignation, servie par une singulière finesse de la sensibilité discriminative, monte rapidement, il faut d’emblée rendre tout à fait certain qu’aucun des Africains présents dans le spectacle n’aura été maltraité durant son exploitation.

DES FORMES
NOUVELLES DE LA
SÉGRÉGATION, UN
PEUPLE NOUVEAU
EST SUR LE POINT DE
SURGIR.

C'EST À CET ÉVÉNEMENT
QU'IL FAUDRA BIENTÔT
MESURER CE QU'ON
APPELLE L'ACTUALITÉ.



LA RÉPONSE DU MINISTRE : LE JAPON

« Quel est le pays qui a été le plus humilié, le plus détruit, le plus occupé, le plus traité comme un protectorat au cours du XX^e siècle, à tel point qu'il a reçu deux bombes atomiques – il les avait bien cherchées ?

C'est le Japon. Il restait plus rien du Japon. Bon. 40 ans plus tard, c'était l'une des plus grandes puissances mondiales. »

Frédéric Mitterand / France 3 / « ce soir ou jamais »

DIRIEZ-VOUS QUE VOUS FAITES UN THÉÂTRE POLITIQUE ?

On se pose encore et toujours la question du théâtre politique, mais toujours dans les mêmes termes : en voulant oublier que tout ce qui se fait en théâtre est immédiatement politique.

En général, on ne veut considérer comme politique que ce qui s'oppose. Mais on se trompe car tous ceux qui font semblant d'ignorer qu'ils font de la politique en faisant du théâtre et tous ceux qui rabâchent à l'envi les poncifs du théâtre engagé font également la pire politique qui soit.

DU
CO
CHON